

raître avec eux dans la tourmente révolutionnaire du siècle dernier. Il fallait reconstituer l'enseignement sur des bases nouvelles et empêcher, à tout prix, en même temps, au moyen d'une discipline salubre, le dérèglement des idées.

Il n'était que prudent d'en agir ainsi, et cependant le but fut dépassé : l'esprit et l'imagination des artistes, façonnés de longue main au régime de la copie, s'étaient tellement habitués à ce *laisser-aller* automatique qu'ils ne tentèrent aucun effort pour en sortir.

Pendant plus de trente ans, nous n'avons cessé de nous assimiler l'architecture græco-romaine, jusqu'au moment où changeant de modèle, mais non de principe, nous avons cru être plus heureux et mieux inspirés en nous rejetant sur l'art du moyen âge.

Longtemps dédaignés, longtemps méconnus, les édifices de cette époque furent remarqués d'abord par quelques littérateurs éminents qui, sans les connaître d'une manière intime, en comprirent cependant les beautés et les poétisèrent tant et si bien que l'on finit par y donner quelque attention.

Le clergé, et c'était bien naturel, s'associa au mouvement artistique qui commençait à se dessiner en faveur de cet art, jusqu'alors oublié, de nos monuments religieux et ne se montra pas le moins ardent à condamner, dans ses écrits, ce qu'il appelait avec raison, d'ailleurs, « l'absurde manie du grec et du romain. »

On supportait impatiemment la lourde domination de l'école du style classique qui ne permettait pas aux idées nouvelles de se traduire par des œuvres. On trouvait cette école excessive et intolérable ; on la combattait déjà de toutes manières, dans ses prétentions exorbitantes, et l'on ne devait pas tarder à en avoir raison.

Bientôt les écrivains surgirent de toutes parts, plaidant